

# MAIN BLANCHE

---

## VACARME

REVUE LITTÉRAIRE DE L'UQAM  
NUMÉRO HORS SÉRIE HIVER 2021





VACARME

JORDANE TARDIF

# SUITE POÉTIQUE

# SAINT TOUTES EN NOUS

MARYLÈNE MAYER

ALEXIE LEGENDRE

# DEMAIN DANS L'AUBE

# LÀ OÙ ON DÉPOSE LE FUMIER

HÉLÈNE LAFOREST

ALEXANDRA  
CAMPEAU

# تضحية SACRIFIÉE

# ENFANT UNIQUE

LAURIANNE  
BEAUDOIN

JULIE MILLER

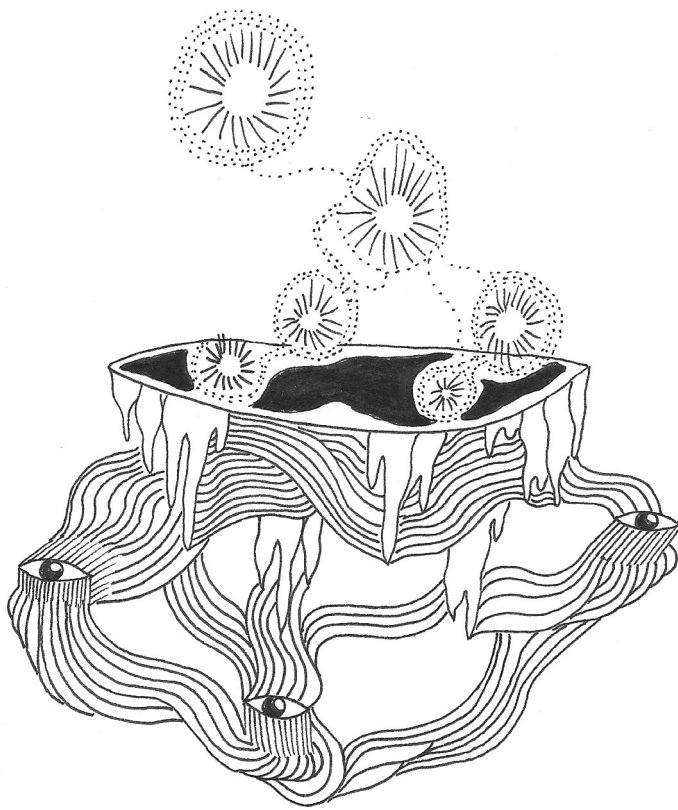
# LE FRACAS DES REINES

# À-S-CEUX-LÀ

ALEXA DEMERS  
SIERRA

LAURIANNE  
BEAUDOIN

# LA RUADE DES MILIEUX HUMIDES



On dit  
Déposez une plainte officielle  
Présentez-vous au poste de police  
Dénoncez auprès des autorités  
Faites confiance aux structures aux bureaux aux politiques  
Tout est en place  
On va bien s'occuper de vous  
Promis  
Faites confiance au système  
Ce n'est plus comme avant  
Les choses ont changé  
Mais dans les faits l'accusation :

On parle trop  
On parle trop fort  
On dit tout haut ce que personne ne veut entendre  
En vérité  
C'est plus facile de vivre la tête clouée dans le sable  
les yeux fermés  
Moins dangereux de nous faire taire  
Que de se voir en face  
Dans le miroir de nos poèmes  
Je visionne en boucle  
Law and Order Special Victims Unit  
Pour m'habituer aux uniformes au langage aux procé-  
dures  
Aux voix et aux chemins du système  
Toujours la même histoire  
Petit chaperon dans la forêt et on ne s'en sort jamais  
Toujours la peur qu'il y ait erreur sur la personne  
Que ce soit moi qu'on emprisonne

Ma voix à moi

J'ai essayé sur tous les tons  
J'ai exploré toutes les formes  
Récit théâtre cinéma  
Tragique comique tragi-comique  
J'ai même fait dans l'humour noir  
Pour voir plus clair quand je sors le soir  
Me convaincre que j'ai raison  
On ne vit pas dans une fiction  
De mon vivant  
La réalité ne les arrêtera pas

Je vais me mettre  
Aux cris de morts

Aux cris des mortes  
Je vais me mettre du côté de celles  
Qui ont laissé tomber parce qu'on les a laissé tomber  
Sans honte et sans scrupules

Les choses n'ont pas changé tant que ça

Surtout ne pas détruire leur vie  
Sportif premier de classe père de famille  
Leur vie devant eux et loin derrière  
La vie des filles  
Au fond du fossé de la mauvaise foi  
Pendant que nous on continue à payer  
Psychologues médicaments soins de santé  
Abandonner nos études pour vider les couloirs  
Disparaître derrière le tableau noir  
De force laisser la place  
À ceux qui nous battent en brèche

Reste à s'inventer ailleurs

Imaginez un pays  
Où on parlerait notre langue  
Choisir quels mots placer dans quels  
dictionnaires  
C'est une histoire de grammaire  
De corps conjugués à la violence  
et interdits de penser

Mais ce pays imaginaire  
C'est le cadeau de nos frontières respectées  
Checkpoint Jane Doe  
Pour passer faire patte blanche  
Prêter serment contre la menace l'humiliation  
la manipulation  
Lever la main droite et poser l'autre sur le consentement

Que la honte change de camp  
Et qu'on fasse du bruit  
Toujours plus de bruit  
Vacarme assourdissant pour oreilles rouges  
Symphonie de survie  
Qu'ils se le tiennent pour dit

Un jour  
Ce monde sera à nous



# DEMAIN DANS L'AUBE

1

*DAR*

ALEXIE LEGENDRE

Je ne sais pas prendre soin des choses. Je les laisse rouiller par terre, traîner sur le sol jusqu'à ce qu'elles se décomposent. C'est triste. Je ne devrais pas vivre comme ça. Personne ne devrait vivre comme moi. Seule. En fuite du monde extérieur. Je perds le sens du temps, je ne sais pas depuis combien de jours je n'ai pas agrippé la parole. Que je ne me suis pas adressée à quelqu'un. Dehors me fait peur et me paralyse. Je ne bouge que pour écrire. Écrire sur ce qui passe, c'est tout ce qu'il me reste. Je ne sais pas combien de temps avant que les mots m'échappent, eux aussi. Alors je nomme ce qui m'entoure. Le balcon, le rebord de ma fenêtre, le rideau traversé par la lumière. Ce qui est tangible reste. Je ne peux pas compter sur le monde, mais sur la peinture de mon mur, oui, ça je le peux. Avant qu'elle ne s'effrite, elle aussi.

Je ne connais pas le nom de la terre sur laquelle j'habite. Je ne sais pas quoi penser de ce qu'il y a à l'extérieur d'ici, de moi. Je n'ai jamais pris la route – je ne devrais pas dire ça – je ne me souviens plus des routes. Elles ne me reconnaîtraient pas de toute façon. Ma voiture rouille dans l'entrée, elle ne m'appartient plus. Je me rasure sur mon balcon. Le matin, à l'abri du réel, je fume ma première cigarette. La mer, devant moi, les vagues en mouvement – c'est infini le tumulte des vagues. Elles dansent et moi, tous les matins, je les regarde danser. Jamais la mer ne me demande, jamais je n'ai à prendre soin d'elle. Et pourtant, l'écume glisse sur les rochers, terriblement vivante. Je fume lentement. Je ne veux pas que ce moment se termine. C'est si simple, l'horizon, la fumée entre la mer et moi, le balcon. Tout simple, il n'y a rien d'autre. Ne me demandez pas de sortir. Je connais le rivage, dessiné au loin, le bois lisse et usé de la rambarde, ma main appuyée sur son rebord. Ne me demandez pas de partir. Je ne peux pas parler d'autre chose. J'ai peur, j'ai peur ne me demandez pas de nommer votre désert, il me tue. Le monde n'est pas chez moi. Dès que mes yeux se décrochent de l'horizon, j'ai des frissons dans les jambes. Alors je m'accroche à ce qu'il me reste de cigarette. Je pourrais m'en allumer une autre. Faire durer le matin. Fuir, fuir encore la journée qui avance. Je fume toujours, faire durer l'illusion. Mais il y aura un demain, et je devrai sortir. L'aube est inévitable.

Avant aujourd'hui, je savais pêcher la mer. Avec mon seau, je partais tremper mes bottes de caoutchouc dans le varech et l'écume. Les mains enfouies dans les crevasses des rochers, je trouvais toutes sortes de coquillages. Mais les vagues ont eu raison de moi, je ne peux plus m'en approcher. Le bruit sourd de l'eau qui s'écrase contre les galets, comme des bombes qui éclatent, à perpétuité un bruit lourd de canon percutant le rivage. La musique est plus douce depuis le balcon. Je ne me risque plus à défier la violence de la mer, c'est plus simple comme ça. Mon seau reste vide, j'écoute la fougue du vent me dire qu'il est libre et j'attends. J'écris sur moi qui attends. Je suis prise dans mon cycle du silence et j'attends qu'on vienne me sauver. Qu'une grande pêcheuse avec des bottes en caoutchouc s'approche de moi, me prenne par la main et me montre comment cueillir les coquillages. Je pose ma joue contre son épaule si douce, elle me guide à travers la grève. Elle rit. Son rire est plus fort que le vent et le bourdonnement des vagues. Je ris avec elle, elle pose dans mon cou ses lèvres chaudes. Elle remplit notre seau de trésors, je ne vois rien d'autre que ses grains de beauté. Notre soupe de mer mijote sur le feu. Ma maison revit. Elle ne sent plus la rouille et la solitude, je suis vivante dans les bras de la nuit je suis en mouvement. Au matin, je ne suis pas seule à fumer ma cigarette. Non, elle est avec moi, dans la fumée, à comprendre les vagues comme on apprend l'amour. C'est étrange, le réel. Je peux écrire sur le plancher en bois franc, sur le clou qui dépasse du mur, sur le cadre vide qui pend au clou. Mais la vérité échappe aux mots, c'est invisible j'écris j'ai beau écrire, mais l'aube se pointe toujours pour dessiner l'horizon, et ma silhouette face au matin, seule à répétition.

# Demain dans l'aube





# EN NOUS TOUTES

TW/CW

Violences verbales et sexuelles, harcèlement

2

*DAR*

MARYLÈNE MAYER

*Il y a*  
le temps qui passe, toujours.  
Il y a les longues journées à se prélasser sous un soleil d'automne sous une pluie de feuilles vertes et oranges et jaunes et rouges et brunes. Il y a les mots ceux qui sont beaux ceux qui sont durs qu'on porte en soi et sur lesquels on peut compter encore plus que le sang dans nos veines que le battement de notre cœur. Il y a les fleurs qu'on s'offre à soi-même par les journées de grandes peines. Il y a les lunes qui nous passent et qu'on compte comme les petites roches poncées dans nos poches. Il y a les photos de nos pertes qu'on garde en éventail comme des petits talismans petites figures sacrées sur nos autels. Il y a les hommes aussi. Il y a les amants ceux avec lesquels on se prélasse et on lit des passages des correspondances d'Albert Camus et de Maria Casarès sous des soleils insulaires qui font croire que le temps sera toujours aussi chaud. Il y a les amants des répités ceux qu'on ne voit pas souvent ceux qu'on aime mais auxquels on n'ose pas l'avouer. Il y a ceux pour lesquels on n'éprouvera jamais rien de plus qu'une douceur monotone et apaisante. Il y a ceux qui entrent en nous doucement et qui pleurent. Il y a ceux qui nous disent tu es belle tu es belle et qu'on ne croit jamais vraiment parce qu'un homme ça ment.

*Il y a*  
les hommes ceux qui nous font mal. Ceux qui nous touchent alors qu'on a dix-huit ans et qu'on a bu avec des amis et qu'on s'est couchée sur la banquette arrière de sa voiture le temps que l'alcool fasse moins effet. Ceux qu'on connaît bien qui baladent leurs mains sous notre robe alors que notre voiture est stationnée là sous la lune et qu'on essaie de se débattre et qu'on dit non non arrête. Ceux qui finissent par sortir de la voiture alors qu'on cherche nos clés en panique parce qu'on ne sait pas s'ils reviendront parce qu'on a peur qu'ils nous tuent ou pire. Ceux qui reviennent au même moment où on réussit à barrer les portes et qui hurlent d'ouvrir et qui frappent dans les fenêtres alors qu'on pleure en silence et qu'on fait semblant de dormir en espérant qu'ils se calment en sachant bien qu'ils ne se calment jamais. Il y a les hommes qui crient chuchotent sifflent et regardent trop longtemps dans les épiceries autobus métro dans les rues ruelles chemins de campagne dans les dépanneurs les blocs appartements les centres commerciaux les bars. Nous sommes salope-émotive-trainée-connasse-guidoune-sainte-ni-touche-prude-Marie-putes.

*Il y a*  
les hommes qui demandent notre numéro de téléphone et à qui on le donne parce qu'ils insistent toujours plus avec leurs yeux perçants et leurs sourcils froncés on ne sait pas ce qu'ils feront comment ils réagiront si on refuse. Ceux qui appellent jour et nuit pendant des semaines et qui savent où on habite. Il y a la peur grande et forte qu'on garde près de soi comme un animal sacré qui nous ronge le sang qui nous garde éveillées qui nous fait nous sentir chez soi comme dans une prison infinie. Il y a chaque coup à la porte qui nous fait mourir un peu plus et qui nous hante. Il y a notre chez-soi qui n'est plus notre chez-soi qui n'est que peur et honte d'avoir donné notre numéro. Il y a la honte d'être femme parce qu'on meurt déjà un peu lorsqu'on naît femme. Il y a la rage au creux des reins au creux des paumes sous la langue et derrière les yeux.

*Il y a*  
les cris sourds et les larmes sèches qui pèsent de leur poids d'amertume. Et puis il y a l'acceptation de tout l'acceptation des choses qu'on ne devrait pas avoir à accepter. Il y a le doute. Le doute d'exister réellement le doute d'être. Mais il y a les amies les sœurs et leurs petits doigts de fée. Il y a la protection dans des petits pots de verre scellés par la cire d'une bougie brûlée juste pour nous. Il y a la lumière du matin qui caresse nos cheveux et nos savoirs. Il y a les autrices les romancières les poètes les écrivaines qui s'indignaient avant nous et celles qui continueront de s'indigner après nous. Il y a la sororité qui apaise, t o u j o u r s.

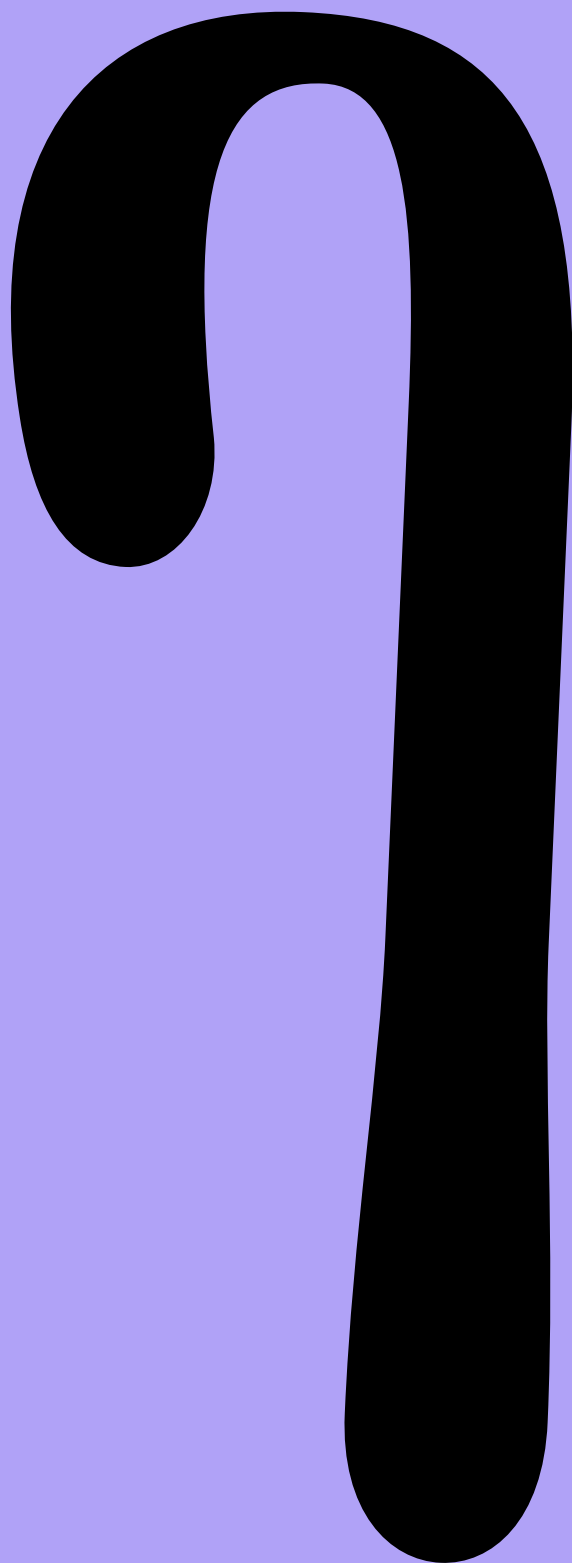


# SUITE POÉTIQUE

TW/CW  
Violences sexuelles

3

*DAR*  
JORDANE TARDIF



trois jours et un  
daydream  
où tu m'embrasses  
plaquée contre  
la porte du congélateur  
déshabillée dans le  
backstore à une heure  
du matin

on respire trop fort  
pour que j'entende les  
filles me dire *stay away*

*from  
boys who  
will never  
be men*

S

une demande de  
dernière minute  
garrochée

comme une cigarette  
sur le bord de la route  
j'ai déjà abandonné  
ma raison

me suis mise  
à fumer malgré les  
rumeurs

*that he likes  
to  
get down on blondes*

3

de faux éloges  
sur ma poésie

tu me gaves comme  
une débutante

je me laisse faire  
ça fait trop longtemps  
qu'on m'a pas touché  
le cerveau *but he wants*

*nothing to do with  
your brain*



trois raps de Nas  
ta main sur ma cuisse  
je te repousse  
mais tu reviens

toujours *if only you were  
more than just your body*

5

trop boire le soir  
de ma fête

te faire confiance  
pour me ramener  
maman qui lui dit  
j'espère que tu vas  
la checker  
avant qu'on parte

*if she knew, what would  
your mother say  
of boys like that*

6

me déshabiller  
sans m'en rendre  
compte

oublier de dire attends  
pas ce soir

je vais te le dire  
quand ça va être oui  
je vais te le dire

*but you were drunk and  
you never said no*



# LÀ OÙ ON DÉPOSE LE FUMIER

TW/CW

Violences verbales et sexuelles, harcèlement

4

*DAR*

HÉLÈNE LAFOREST

J'avais traîné des pieds toute la journée, effectuant mes tâches du jour au ralenti, habitée par une sorte de brouillard. Errant tel un spectre parmi les différentes parcelles du champ. Par acquit de conscience, j'ai proposé au propriétaire de rester pour finir de m'occuper des choux, sans comptabiliser ces heures que j'avais eu l'impression de lui voler. Le soleil ne se coucherait pas avant quelques heures.

— Ce n'est pas grave, tu te reprendras demain, m'a répondu sa voix douce.

— Justement, je ferai mieux demain si j'ai un peu de temps seule ici. Ça me ferait du bien.

— Fais comme tu le sens, mais je le répète : ce n'est pas grave. Ça arrive, des mauvaises journées.

C'était mon idée, et pourtant, quand tout le monde est parti, ma gorge s'est serrée.

Déterminée, j'ai ravalé mon angoisse et marché d'un bon rythme jusqu'aux rangs de choux. Sous les rayons fatigués du début de soirée, les têtes violettes paraissaient pourpres, presque noires. Je les ai tranchées une à une, marchant le long du rang pour déposer chacune d'elles dans la brouette que j'avais apportée. Mes pas sur les vastes feuilles mauves, étalées au sol sous les cous rompus, produisaient un bruit de caoutchouc. Fermant les yeux, je m'imaginai sur une autre planète. Mes pieds finissaient chaque fois par me ramener sur terre. La répétition des gestes, méditative, me délestait de mon vague à l'âme. Je prenais tout mon temps, l'étirais, le rendais infini.

## LÀ OÙ ON DÉPOSE LE FUMIER

Des têtes tombaient sous le soleil mourant. C'était tout ce que je savais, tout ce qui importait. J'ai pensé au visage de mon ex-ami. J'ai imaginé son cou tranché net, son nez qui se brise en rencontrant le sol.

Une fois la brouette bien chargée, je me suis mise en route vers le bâtiment principal pour entreposer les choux. En chemin, j'ai profité du concert que m'offraient les grillons, les criquets et le vent dans les arbres. Le silence presque opaque que je devinais derrière leur musique faisait naître dans mon ventre des sensations aussi amères que grisantes.

Le trésor caoutchouteux pesait lourd au bout de mes bras incertains. Lorsque la roue s'est enfoncée dans une dénivellation que je n'avais pas remarquée, car la clarté s'atténuait, je suis tombée par terre parmi les têtes mauves. Au-dessus de moi, le ciel prenait une teinte orangée, et des nuages s'y mouvaient, gonflés d'ombres. Je suis restée là de longs instants, avalée par ce paysage lugubre où une population de monstres vaporeux se formait et se déformait, où des visages de plus en plus laids s'ouvraient jusqu'à se disloquer les mâchoires. Mon angoisse, pareille à ces moutons aériens, se dissolvait et se reconstituait. Fixant le ciel, j'ai laissé la noirceur descendre sur mon corps et l'aplatir.

Au moment de me relever, d'émerger de cette transe, je me suis rappelée où j'étais. Je n'ai su retrouver que quelques choux à tâtons. Les autres allaient devoir continuer de jouer à cache-cache. J'espérais qu'ils seraient encore beaux le lendemain matin, mais je me reprochais déjà mon égarement. Moi qui avais voulu rester pour prendre mon travail plus au sérieux, je n'avais été bonne qu'à saboter mes efforts.

C'était la toute première fois que je me trouvais sur la ferme à la tombée de la nuit. J'étais face au décor de mon quotidien, mais j'avais basculé dans un autre temps. J'aurais aussi bien pu être seule au monde. Pas un bruit humain venu de la route ou du voisinage. Que quelques lumières projetant leurs rayons crus sur certaines zones d'herbe et des bâtiments. Les ombres s'étiraient, franches. J'ai sursauté en rencontrant la mienne, gigantesque, sur la cloison bétonnée de la fosse à purin. C'était trop irrésistible pour que je ne me prenne pas au jeu : je me suis mise à bouger, transformant mon double en une sorte de pantin géant qui m'obéissait au doigt et à l'œil. Tour à tour fauve à dos rond,

## LÀ OÙ ON DÉPOSE LE FUMIER

dragon, dinosaure, femme mutante aux bras infiniment longs, ce fantôme accueillait tout ce que je ne pouvais incarner directement dans le monde physique, avec mon petit corps défini et limité. Je sculptais mon ombre par ma danse, l'allongeant toujours plus vers le ciel, là où sa tête se confondait avec l'univers. Là où ma tête se confondait avec l'univers. Là où j'étais l'univers. Une conscience aux doigts magiques. Et tandis que je façonnais cette forme, elle agissait en moi. Je communiquais, communiais avec cette part de moi, et sa force m'emplissait, me dépassait, sa silhouette s'insinuait dans ma poitrine. C'était une émotion pure qui entraînait dans mes organes, qui me sortait par les yeux, et ma cage thoracique menaçait d'exploser sous toute cette pression.

Le visage inondé, j'ai couru vers l'ombre pour qu'elle ratatine en même temps que mon émoi.

J'ai posé les mains sur le béton froid. Nos paumes réunies. Celles de l'ombre et les miennes. J'étais redevenue petite, atteignant à peine la moitié de la hauteur de la cloison. À l'intérieur de moi, ça se calmait, mais j'étais maintenant aux prises avec la déception de n'être qu'humaine, une frustration d'enfant restreinte dans ses possibilités.

Je me suis alors rappelé ce que Célestin, le propriétaire, m'avait dit deux jours plus tôt : « On va nettoyer la fosse, et la semaine prochaine, on la préparera pour s'en servir pour l'irrigation. » Elle était vide. De l'autre côté de la paroi s'étalait un monde secret et inexploré. Une fosse à purin qui n'allait plus jamais accueillir cette matière. Qui n'était pas encore remplie d'eau. Un large réceptacle de vide. De silence. De nuit.

J'ai sauté pour essayer d'atteindre le haut de la cloison, mais j'étais beaucoup trop loin du compte pour que ça ait du sens. J'ai fini par me résoudre à monter sur divers gros objets, et mes doigts ont pu agripper le rebord, où je me suis hissée, manquant de tomber en m'y assoyant.

Sous moi se déployait un vaste rond noir dont je ne percevais pas les limites. Un puits gigantesque. Une pupille goulue. Une gueule béante. Un volcan endormi. Où pendaient mes jambes.

Je ne pouvais détacher mon regard de cet abîme où je faisais tourner mes pieds comme si j'y mélangeais quelques ingrédients mystiques.

## LÀ OÙ ON DÉPOSE LE FUMIER

Des frissons montaient du bout de mes orteils jusqu'à ma gorge. L'appel du vide. Je m'accrochais de toutes mes forces au rebord en même temps que mon corps désirait ardemment se lancer dans l'opacité de ces ténèbres, plonger dans cette eau noire. Mon bassin s'est soulevé. Il n'y avait plus que mes mains pour me retenir. Et elles n'ont pas pu contrebalancer tout le reste de mon être, qui déjà basculait dans le gouffre.

En tombant, j'ai rencontré l'obscurité glaçante. Puis le fond bétonné de la fosse, lui aussi glacial. Mon flanc droit a encaissé le choc. Une grande vibration m'a parcourue avant de ressortir par mon côté gauche. J'ai roulé sur le dos. Le ciel était à peine visible. Les ténèbres se sont assises sur ma poitrine. Avant qu'elles ne déposent tout leur poids sur moi, je me suis relevée, de peur de ne plus jamais pouvoir le faire. Il faisait si noir que je ne voyais pas mes mains. J'ai marché dans l'espace, tourné, zigzagué, sans savoir si je me trouvais au milieu de la fosse ou près de la paroi, les bras tendus devant moi comme une zombie, une somnambule.

À l'abri dans cet espace hors du monde, cet espace vaste et limité, ce cercle où rien ne pouvait m'arriver, je me suis remise à danser. Rapidement. J'ai ôté mes chaussures et mes bas, et les ai lancés au loin. Je voulais le béton sur ma peau. Je voulais la nuit sur ma peau. Le monde sur ma peau.

Là-dedans, je ne captais plus le concert des insectes. Je me trouvais dans un vaisseau spatial, navigant dans le cosmos à l'air libre.

Tandis que mon corps et mon esprit se rejoignaient enfin, des vagues de colère ont pulsé jusqu'à mes bras, qui se secouaient. L'onde a monté dans ma gorge.

J'ai alors hurlé toutes les croyances enfouies en moi, celles qui m'avaient mise en danger encore et encore. J'étais un problème. J'étais bizarre. Difficile à aimer. Jetable. Défectueuse. Je devais parler pour être intéressante, mais je n'avais malheureusement rien à dire. Je devais rester à ma place : dans la marge. Je n'étais la semblable de personne. Je devais déployer des efforts, constamment, pour compenser ce que je n'étais pas et ce que j'étais.

## LÀ OÙ ON DÉPOSE LE FUMIER

Résonnaient tout autour de moi ces méchancetés et l'écho de mes sanglots.

La vague n'est pas repartie. Elle enflait en moi sans que je puisse l'arrêter. J'ai vomi l'horreur de la main empressée de B., de la main vicieuse de K., de la main désireuse de J-M., de la main entêtée de F., et surtout, surtout, celle de la main avide et diabolique de J., de sa langue fourchue, de ses yeux prédateurs, mais aussi celle de la main exigeante de S., et finalement celle de la main saoule de D., il y avait quelques jours à peine, et qui me pourrissait le moral comme si elle était toujours collée sur moi.

J'ai relâché dans la fosse tous les mots qui sont restés coincés quand ces mains m'ont agrippée au plus tendre, ceux avec lesquels j'aurais pu réclamer qu'on me laisse mon corps, qu'on me laisse tranquille, moi qui n'avais rien demandé, absolument rien, surtout pas ça. Moi qui voulais juste qu'on me serre fort. Ou qui ne voulais rien du tout. Je sais que chaque fois, une seule syllabe aurait suffi à me libérer, mais je ne pouvais pas la dire, craignant de froisser l'autre, de l'offenser, de créer un malaise. Comme si celui que je portais en moi, immense, ne valait pas la peine que je l'écoute. Par-dessus tout, je ne désirais pas décevoir, éloigner, briser. J'avais besoin de me sentir aimée. Proche de quelqu'un. Ce mot, ce refus, j'arrivais très bien à le prononcer quand on me faisait des avances claires, quand on me laissait le choix, mais lorsqu'on prenait l'initiative, qu'on s'imposait, qu'on me surprenait, le cours du monde

*s e            s   s   p e n d a i t*

Une fois la main posée sur moi, le mal m'étant déjà fait, il ne me venait pas à l'esprit que je détenais au moins le pouvoir de faire en sorte qu'il cesse, que le venin se tarisse plutôt qu'il s'accumule jusqu'à me saturer.

## LÀ OÙ ON DÉPOSE LE FUMIER

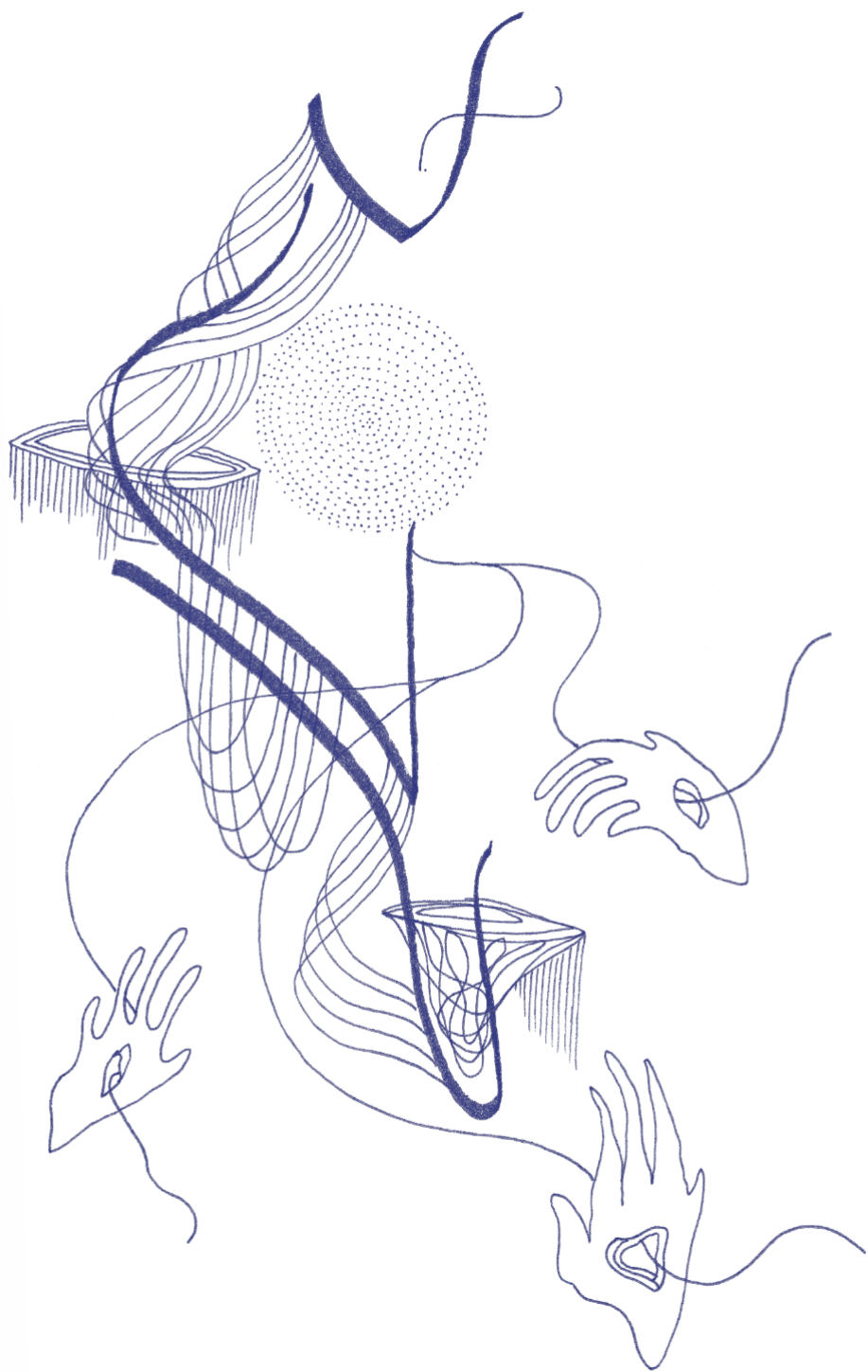
Pour toutes ces fois où je n'ai pas su le dire, ou trop tardivement pour mon bien, j'ai hurlé ces refus, j'ai hurlé mon fiel à la face invisible de ces maladroits, de ces porcs, de ces avides, de ces démons. Et quand je me suis tue, je me suis entendue crier NON, crier LÂCHE-MOI, crier ENLÈVE TA MAIN IMMÉDIATEMENT, crier LAISSE-MOI TRANQUILLE, crier JE NE VEUX PAS ÇA, crier TU DEVRAIS AVOIR HONTE, crier MON CORPS N'EST PAS À TOI, crier VOYONS DONC, ON VIENT À PEINE DE SE RENCONTRER, crier J'AVAIS BESOIN QU'ON M'AIME, PAS QU'ON FORCE MON DÉSIR, crier SORS DE CHEZ MOI, crier JE T'AI DIT QUE TU NE ME PLAISAIS PAS, crier JE N'AI PAS BESOIN DE QUELQU'UN COMME TOI DANS MA VIE, crier LÂCHE MA MAIN OU JE BROIE TON PÉNIS, J'Y PLONGE MES ONGLES ET JE LE DÉCHIRE, LÂCHE-MOI, LAISSE-MOI ÊTRE UNE ADOLESCENTE QUI EXPLORE SA SEXUALITÉ EN DOUCEUR AVEC QUELQU'UN QUI L'AIME POUR VRAI, crier JE SUIS MOUILLÉE, OUI, MAIS C'EST MON CORPS QUI RÉAGIT, ET MOI JE NE SUIS PAS DANS MON CORPS, TU LE VERRAIS TOUT DE SUITE SI TU REGARDAIS MON VISAGE, REGARDE MON VISAGE, REGARDE COMME JE SUIS TERRIFIÉE, REGARDE-MOI, CE N'EST PAS DU DÉSIR QUE JE RESSENS, J'AI TELLEMENT PEUR QUE J'AI QUITTÉ MON CORPS, crier TU ES DANS LES VAPES, TU NE SAIS PAS CE QUE TU FAIS, ET CE QUE TU FAIS EST MONSTRUEUX, JE T'AVAIS DIT EN PLUS QUE TU DEVAIS FAIRE ATTENTION, MAIS TU AS DÉCIDÉ DE T'EN FOUTRE PARCE QUE TU ES UN AMI MERDIQUE, REVIENS À TOI ET SACRE TON CAMP DE MON DIVAN, NE REVIENS PLUS JAMAIS ICI, CRIER NON, CE N'EST PAS DRÔLE QUAND TU ME METS MAL À L'AISE, MON MALAISE N'EST PAS DRÔLE, MA COLÈRE N'EST PAS DRÔLE, TU N'ES PAS DRÔLE, TU ES UNE ORDURE VICIEUSE, crier VOIRE QUE TU VIENS DE ME LÉCHER LE VISAGE, QUEL GENRE D'ÊTRE HUMAIN ES-TU, crier TU NE TE RENDS PAS COMPTE QUE TU AS BESOIN D'ÉLABORER DES PIÈGES POUR OBTENIR CE QUE TU VEUX TELLEMENT TU ES AFFREUX, crier MON FANTASME DE PUBLICATION N'EST PAS UN FANTASME DE SEXE AVEC TOI, C'EST TOI QUI CONFONDS TOUT À TON AVANTAGE, crier METTRE SA MAIN ENTRE LES JAMBES DE QUELQU'UN N'EST PAS FAIRE DES AVANCES, C'EST T'AVENTURER SUR UN TERRITOIRE QUI N'EST PAS À TOI ET TE L'APPROPRIER, crier GARDE TON DÉSIR POUR TOI, JE N'AI PAS À M'EN OCCUPER, CE N'EST PAS MON DEVOIR JUSTE PARCE QU'ON EST EN COUPLE, JE T'AI DIT D'ATTENDRE ET TU N'AS PAS PU, JE T'AI DIT D'ATTENDRE PARCE QU'UN AUTRE SALAUD A DÉCIDÉ QUE MON CORPS LUI APPARTENAIT, ET TOI, TU PRÉTENDS M'AIMER ET TU ME FAIS EXACTEMENT LA MÊME CHOSE, TU ES DÉGUEULASSE ET TU NE ME TOUCHERAS PLUS JAMAIS, crier POURQUOI PAS JUSTE M'AVOIR PRISE DANS TES BRAS, CRIER NON, MA FAÇON DE TE REPOUSSER N'EST PAS MIGNONNE, JE N'ARRIVE JUSTE PAS À TE HURLER DESSUS, À FRAPPER TON SOURIRE IDIOT

## LÀ OÙ ON DÉPOSE LE FUMIER

ET À M'ENFUIR, crier JE N'AI JAMAIS VOULU QUE TU ME FASSES ÇA, TU ES UN VRAI MALADE, VA TE FAIRE SOIGNER, ÇA PRESSE, AVANT QUE TU BRISES tout le monde avec tes comportements dérangés de vieux pervers hideux. Les mots ont tourbillonné longtemps avant de s'évaporer. Mes tympanes vibraient. M'entendre les crier m'a rappelé que je pouvais les dire, que je n'ai pas pu, mais que je le peux, qu'ils peuvent exister en dehors de ma bouche, constituer des formules magiques, des sésame-ôte-ta-main-de-là, que si on n'entend pas mon malaise, on peut entendre ma colère, que je peux renverser la peur, la transférer de mon corps à celui de l'autre, faire tomber en morceaux son sourire idiot. M'entendre hurler cette colère et cette douleur que j'avais tues m'a rendu évident le fait que je n'ai pas à atténuer ou à censurer ce que je ressens. Ça n'en vaut pas la peine, la souffrance, les traumatismes, ça ne préserve rien qui mérite d'être préservé.

Après tous ces mots, j'ai répandu dans l'air obscur le silence paniqué qui s'était insinué dans mes veines, ma chair, avait crépité dans mes os. J'ai senti mon squelette, mes muscles, mes cartilages, mes nerfs, ma peau s'aérer. Me suis déposée sur le béton froid. Flaque de chair. Amas de cellules. Gisement humain au fond d'une fumière.

Le ciel s'était dégagé. Y scintillaient une poignée d'étoiles, que j'aurais souhaité tenir dans ma main, dont j'aurais voulu m'enduire tout le corps pour manger par les pores ces petites lumières, redevenir lumière, redevenir étoile. Mes yeux ont avalé ces lueurs lointaines, et j'ai fermé les paupières. Le vaisseau-à-purin-sans-purin me transportait au-delà du ciel, vers mes origines, là où je gisais tranquille avant toute cette merde. De là-haut, j'ai scruté la Terre, qui tournait sans s'en faire, dans un mouvement gracieux et régulier. Et je me suis dit que ça irait mieux demain.





تضحية  
SACRIFIÉE

TW/CW  
Artistes suicidées

5

*DAR*  
ALEXANDRA CAMPEAU

S A C

R I

F I E

laurier 17e  
un graffiti  
tu es aussi belle  
qu'un char en feu  
أنت جميلة مثل عربة على النار  
et je rêve d'être  
cette fille assez belle  
pour créer une  
révolution

je n'ai ni le courage  
ni la foi d'antigone  
ni la poésie  
ou l'espoir  
d'huguette gaulin  
devant la beauté  
du monde  
assassinée

kelly fraser

nelly  
j'aboie inch'allah

إن شاء الله  
en langue à langue  
avec les chiens  
de roches

m'immoler  
de révolte  
m'époumonner  
pour mes soeurs  
de feu  
et lutter jusqu'à

m

e

s

cendres

SACRIFIÉE تضحية SACRIFIÉE تضحية SACRIFIÉE تضحية SACRIFIÉE تضحية SACRIFIÉE تضحية SACRIFIÉE تضحية



# ENFANT UNIQUE

TW/CW  
violences sexuelles

6

*DAR*

LAURIANNE BEAUDOIN

LE RESSAC EST BRUTAL • JE VENDS MA FACE PER  
LES PAUPIÈRES UN JEU DE PAUVRES • TANTÔT JE J  
ÉCUEILS J'OUBLIE • HANCHES SOUMISES • ENTRE L  
HIER BUE • ILS ONT VIDÉ IMPOSTURE LES TIROIRS  
NENTS DU MATIN • ON COMPOSE LA LANGUE AU  
CONTRE LES OS GUÊPIERS • NOYADE AU MILIEU DE

# ava je port visage

• ILS NE SAVENT PLUS PENSER SEULS • LES MANTE  
TREMMENT • RAVALER LES HASARDS • QU'ON CRAM  
ARMISTICE • QU'ON M'ÉTREIGNE • • ILS ANNONC  
LENCE • À LEUR COU ENTRE LEURS CUISSES • CE  
LES ONGLES • UN CHIFFON POUR LE SANG • JE SU

RCÉE • MENDIER LES PIERRES UNE À UNE • SOUS  
DOUIS • SOMMEIL À RÉPANDRE • EN BORDURE DES  
LES DOIGTS DES EXCUSES DES ABSENCES • • L'EAU  
• LE GOÛT PLOMB FARDÉ MES MURS • LES CONTI-  
VENTRE • UN FRISSON • QUAND ILS DORMENT •  
ES SALONS •

ant  
tais un  
sucré.

AUX D'AIR N'HABILLENT PERSONNE • L'ENCHEVÊ-  
E FAIM PEAUX SOUFFLES • ENCORE ET TOUJOURS  
ENT LA SOIF DES BEAUX JOURS • GRATTER LE SI-  
CI EST MON RETOUR • AVEC L'HÉCATOMBE SOUS  
IS EAUX CALMES • DÉFENESTRÉE PAR PATIENCE



# LA RUE DES MILIEUX HUMIDES

7

*DAR*

LAURIANNE BEAUDOIN

le lait calé notre m  
d'allégresse on se d  
enez allez venez ca  
es doigts j'effacerai  
corps noyades  
mes pareilles o  
un cessez-le  
les mollets-éch  
pour frayer un ravi  
se mon pouce sur l'e  
n goût ferreux

aison brûle pestées  
éplace provisoire ve  
mpez-vous entre me  
les contours de nos

répitent  
e-feu imminent  
nardes

n un confort je glis  
embryon j'essuie un

c'est doux immuable  
on revêt les plis de  
acerbe des cendres  
pareilles boivent la m  
se tortillent la faim  
sait plus peupler le  
rise entre nous et eux  
on se révèle par sec  
un bazar douillet de  
s pour moi des noms  
fémi

le  
demain l'accalmie  
aux canines mes p  
rosée amertume  
nous ravage on ne  
s aléas de la chair pr  
X  
cousse  
es bonbons pour elle  
s inventés aussi des  
naires

font rire à  
imp

la peau véhémence  
la fatigue l

ça y est

à gorge lacérée  
pulsion commune

le tumulte le tapage

on nous entend



# CEUXES-LÀ

TW/CW

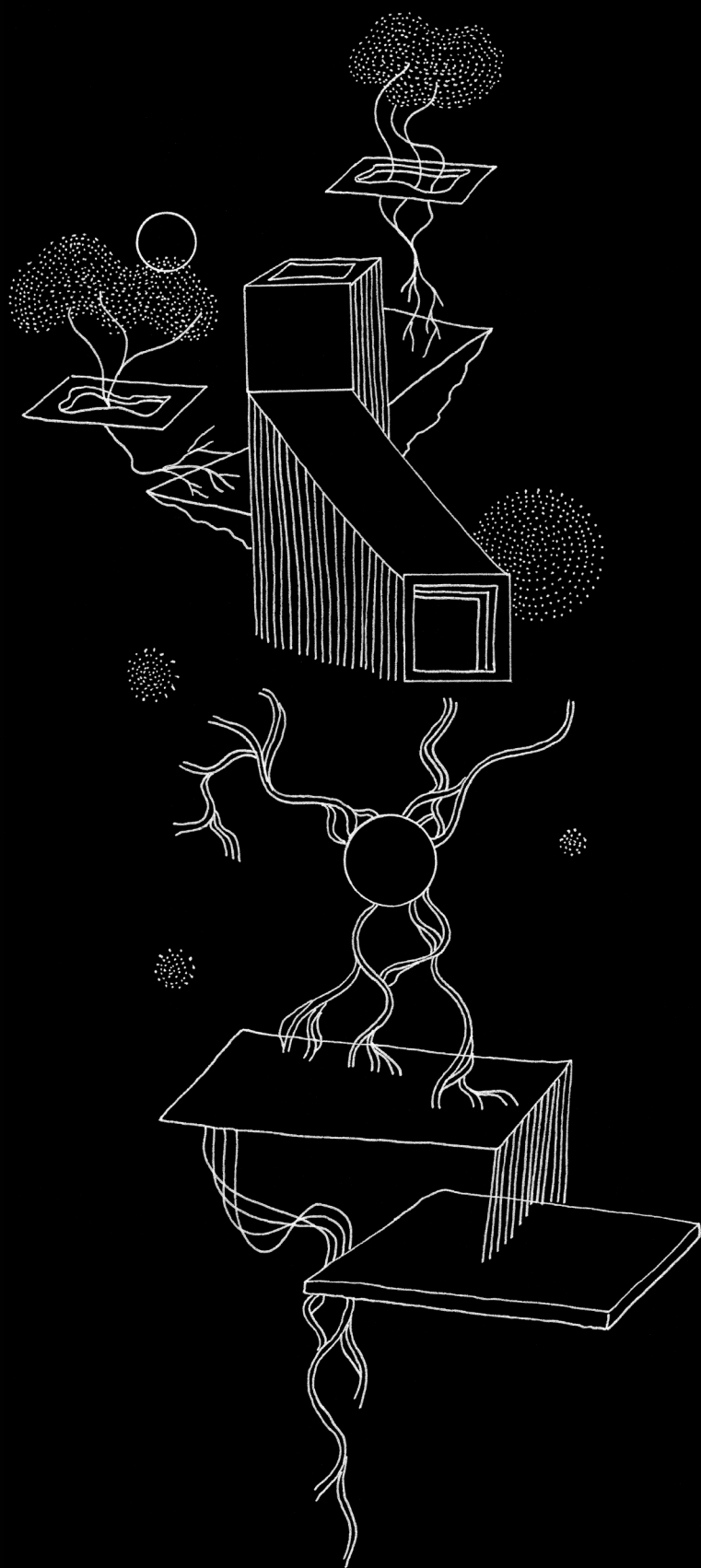
Violences verbales et sexuelles

8

*DAR*

ALEXA DEMERS SIERRA





Les femmes qui m'ont faite tressaient dans leurs cheveux les fleurs que les hommes portaient à leurs pieds. Pour elles, ils brûlèrent l'encens, trouvèrent des flûtes dans la canne à sucre et composèrent les plus belles musiques. Mais quand le monde sortit de leur ventre, ils se rendirent compte qu'elles étaient pouvoir et eux, force. Alors ils les firent esclaves dans le sang, le soleil et les roses.

*CEUX*

Ce sont des plaies ouvertes, têtes baissées et mains fanées qui m'ont tissée.

Et depuis l'éternité, dans chacune de mes paroles, chacune de mes plaintes, chacune de mes périodes, coule la légende de mes créatrices.

Je pleure de ne pas être blanche  
Deux mondes me lacèrent  
Le corps de ma mère  
La langue de mon père  
Peau cassonade, parfum cannelle  
Rousseau dans une main  
Et la lune dans l'autre.

*EJLA*

Appel à tous,  
Je cherche un homme qui pleure.

On l'appelle le briseur de femmes.  
Il a tous les visages, toutes les silhouettes.  
Il aime, il caresse, il fait l'amour.  
Il sait aussi être dégueulasse, blesser et mentir.

Il abandonne parce que c'est lui  
Mais c'est vous, rien que votre faute.  
Vous êtes plus ou moins belles.  
Trop ou pas assez bonnes.  
Pas comme l'autre en tout cas.

Et puis, elles se cassent et se retrouvent  
toutes seule  
alors qu'elles sont beaucoup.

Faudrait mélanger tous les morceaux  
avant de les recoller.

Il a meurtri.  
blessé.  
entaillé. humilié.  
soumis. sali.  
violé. saigné.  
crevé.  
abîmé.

Mais il ne s'en souvient pas, il « dormait ».  
L'autre veut lui casser la gueule, moi je veux  
qu'il s'efface.

De la terre.  
De la vie.

De la mémoire de toutes celles qui le portent.



# LE FRACAS DES REINES

TW/CW

Violences verbales et sexuelles

9

*DAR*

JULIE MILLER

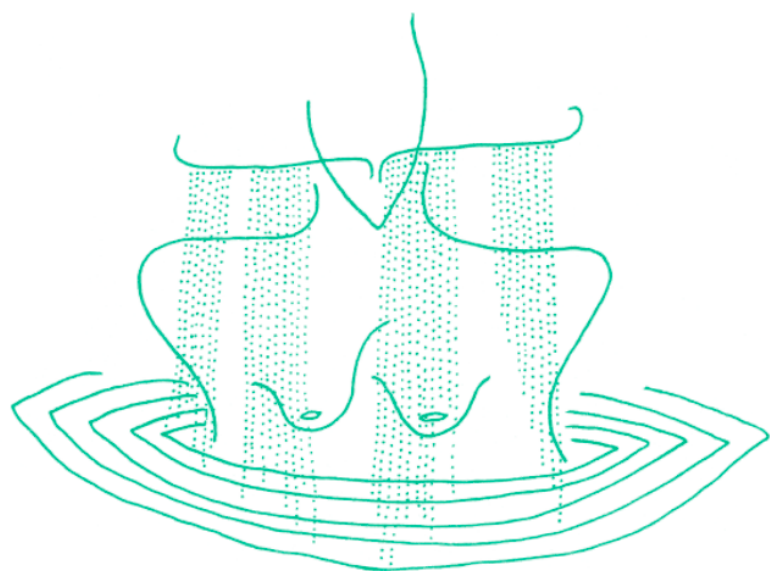
Le gravier  
mordra ta peau  
ma sœur,  
reste forte et relève-toi.  
Au-delà des filiations  
nous transcenderons l'origine  
de leurs armes  
et de notre vacarme.

Regarde le mur embrasser ta collision :  
profite de la proximité du  
ciment pour y imprégner méticuleusement  
le calque de ta candeur. Épuise tes larmes  
et tes bouées au fond stérile de sa porosité.  
Les frères navires déployés y accompliront,  
en temps et lieu, leur naufrage. ¶ La meute  
te pourchassera, précieuse amie, certains  
appétits ne s'apaiseront pas. Surtout, ne  
laisse jamais sa coulée carnivore se confor-  
ter dans tes yeux : l'iris sera le premier es-  
seulé par les serments essorés. Laisse ta  
peine purger le sel des lésions qui ne déco-  
lèrent pas. Secoue les fragments de béton  
qui s'étranglent à tes cils, décline l'audition  
pendue à un rôle qui n'est plus.

Ma merveille,  
redresse-toi.  
Ne te recueille plus  
devant les non-dits,  
les regrets,  
les si,  
les mais,  
les parfaits alibis,  
les signets des chapitres sans fin  
et des âmes sans mérite.  
Apprivoise l'éclat des paroles  
qui peaufinent leurs lettres  
et astiquent leurs couronnes.

Sa convoitise brûle, respire à même  
ta chevelure et nos poussières. ¶ Mais toi,  
l'indomptable cavalière des incendies, re-  
lève ta tête enfumée et sonde la contami-  
nation des hémisphères floués. ¶ Secoue  
les corbeaux qui revendiquent les appâts  
défraîchis, puis parachutent l'ombre des  
mélancolies. ¶ La fracture des saisons ré-  
veille des polarités sous l'épiderme. Les  
fêlures ouvrent parfois la dernière issue et  
l'évasion adoucira l'ascension. La brûlure  
que tu choisis ne sera pas la moindre. Af-  
franchis l'intuition au-delà des enceintes  
des forteresses de plâtre et laisse s'agiter  
les feintes orchestrées : vois comme se dé-  
chainent ceux qui abhorrent le dérobement  
des captivités. Belle reine, les perles forgées  
à tes paupières universelles forment un lac  
aux mémoires collectives. Trop de fées se  
sont bercées d'impostures, la dissonance à  
son apogée se fracasse aux façades de nos  
huis clos. Laisse-moi panser nos plaies et  
retracer les oublis. Nous sommes innom-  
brables, jumelles aux prénoms dérobés  
face aux violences d'ici.

L E F R A C A S D E S R E I N E S





VACARME



# RESSOURCES

## → L'Aparté – Ressources contre le harcèlement et les violences en milieu culturel

 <https://aparte.ca>

 [aparte@juripop.org](mailto:aparte@juripop.org)

 1-833 LAPARTE ou (450) 396-9446

## → CALACS de l'Ouest de l'Île

 514 684-2198

 [info@calacsdelouest.ca](mailto:info@calacsdelouest.ca)

## → Centre d'aide aux victimes d'actes criminels (CAVAC)

 Région de Montréal : 514-277-9860

 1 866 LE CAVAC (1 866 532-2822)

## → Centre Marie-Vincent

 <https://marie-vincent.org>

 514-285-0505

 [reception@ceasmv.ca](mailto:reception@ceasmv.ca)

## → Centre pour les victimes d'agression sexuelle de Montréal (CVASM)

 <https://www.cvasm.org/fr/>

 514 934-4504

 [info@cvasm.ca](mailto:info@cvasm.ca)

## → Indemnisation des victimes d'actes criminels (IVAC)

 Région de Montréal : 514 9063019

 Sans frais, au Canada seulement :

1 800 5614822

## → Tel-Jeunes

 Par téléphone : 1 800-263-2266

 Par textos : 514-600-1002

 Par clavardage :

<https://www.teljeunes.com/Tel-jeunes/Nous-joindre>

## → Trêve pour Elles

 <https://trevepourelles.org>

 514 251-0323

 [trevepourelles@videotron.ca](mailto:trevepourelles@videotron.ca)

Voici quelques ressources qui sont toujours à votre disposition en cas de besoin. Nous aimerions ajouter que certain.e.s psychologues et cliniques en santé sexuelle ont des approches foncièrement féministes, inclusives et prenant en compte vos limites. Nous croyons que ces ressources peuvent adoucir le processus de guérison.

Nous vous voyons, nous vous entendons et nous vous croyons.



# ÉQUIPE

## → ÉQUIPE DE RÉDACTION

Marjorie Benny  
Kevin Brazeau

## → ÉQUIPE DE RÉVISION

Mélina Cornejo

## → ILLUSTRATIONS

Anaïs Clemens

Écouter chaque silence

Chaque écrit

Texte après texte, se révolter

Créer

Créer, arriver à un ensemble en gardant l'unité

Arriver au dessin

Jugement constant

Les regards, les comportements malsains et violents

Les douleurs qui transpercent, qui restent fantômes accrochés sur la peau  
traversent l'épiderme

Saisir ce scintillement lumineux quand tu trouves tes allié.e.s, tes âmes  
sœurs qui sont bienveillance, soutien et amour

Continuer à être

Se battre

Ne jamais oublier

Embrasser la mémoire collective

Guérir

Au coeur des dessins tenter de trouver la justesse dans mes traits

## → DESIGN GRAPHIQUE

Solène Lautridou

## → LOGO

Jeik Dion

## → CONTACT

Revue littéraire Main Blanche  
405, rue Sainte-Catherine Est  
Pavillon Judith-Jasmin, J-1080,  
Montréal (Québec) H2L 2C4  
✉ [mainblanche@gmail.com](mailto:mainblanche@gmail.com)



# SOUSSION DE TEXTES

La revue *Main Blanche* publie poèmes – en prose ou en vers –, nouvelles, micro-récits, fragments, essais, etc. Pour un même appel, il n'est possible de soumettre qu'un seul projet.

En termes de longueur, nous acceptons un maximum de huit pages pour les suites poétiques et cinq pages pour les textes en prose. Le texte doit être soumis en format .doc ou .pdf. Vous devez nommer le fichier comme suit : nom, prénom - titre.

## PROCESSUS DE SÉLECTION ET DE RÉVISION

À la suite de la période d'appel de textes, les membres de l'équipe de rédaction se réuniront afin d'effectuer une sélection. Une réponse sera ensuite fournie par courriel à toutes celles qui auront soumis un texte. Les textes sélectionnés feront l'objet d'un travail de réécriture collaboratif entre éditeur·e·s et auteur·e·s.

Afin d'encourager l'émergence de nouvelles écritures et de contribuer à la réflexion des auteur·e·s de l'UQAM, l'équipe acceptera de répondre aux questions des auteur·e·s quant au refus de leur texte. Nous attendons les textes à l'adresse courriel suivante :

→ [mainblanche@gmail.com](mailto:mainblanche@gmail.com)





Main Blanche est la revue des étudiantes et étudiants en études littéraires de l'UQAM. Son contenu ne peut être reproduit, en tout ou en partie, sans une autorisation écrite. Chaque auteur.e est responsable des propos tenus dans son texte. Cette revue est financée par l'AEMEL-UQAM, l'AFÉA-UQAM, le Service à la vie étudiante (SVE) et le Département d'études littéraires de l'UQAM.

